

autrement

Littératures

Kenneth Cook

Le vin de la colère divine

Roman



Littératures Collection dirigée par Henry Dougier et Emmanuel Dazin

“En quelques minutes, la fumée devint telle que la vallée entière se tortillait comme un être vivant. Elle ressemblait à une gigantesque limace verte tachetée d’un sang jaune qui suintait là où le napalm l’avait touchée [...] Depuis notre position, on percevait la chaleur des embrasements. J’avais encore moins confiance en la précision des avions qu’en celle du pilonnage. Une vision très claire de ce qu’il adviendrait de notre petite unité sous l’impact d’un seul bidon de napalm s’imposa dans le peu d’esprit qu’il me restait. Je voulais m’enfuir et me cacher, mais il n’y avait nulle part où aller. Comme tous les autres soldats de mon unité, je restais planté à regarder l’orage de feu qui dévastait la jungle.”

Aller combattre le communisme pour sauver le monde : tel est le motif qui conduit un jeune homme de vingt ans à se retrouver au cœur de la jungle du Vietnam, face à un ennemi insaisissable. Confronté à la mort, il ne peut se raccrocher qu’aux valeurs auxquelles il croit, chrétiennes, occidentales. Mais survivre à un crescendo de bombes, de napalm, de pièges vicieux mène à accepter les pires atrocités. Et à oublier la “guerre juste”, lorsque se répand, dans une vision d’Apocalypse, le vin de la colère divine.

Écrivain couronné de succès, Kenneth Cook (1929-1987) fut un personnage hors norme, également scénariste, journaliste et leader d’un parti politique opposé à la guerre du Vietnam. *Le vin de la colère divine* (1968), fondé sur des témoignages réels, s’inscrit dans ce combat et la veine noire de *Cinq matins de trop*.

Traduit de l’anglais (Australie) par Mireille Vignol.

ISBN : 978-2-7467-1502-8



9

782746 715028

Imprimé et broché en France 15€

Le vin de la colère divine

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Illustration de couverture : Photo (détail) prise par Al Chang
près de Haktong-ni, en Corée, le 28 août 1950. © Al Chang/AP/Sipa

The Wine of God's Anger (1968) copyright

© The Kenneth Cook Estate

© Éditions Autrement, 2011, pour la présente édition.

Kenneth Cook

Le vin de la colère divine

Roman

Traduit de l'anglais (Australie)

par Mireille Vignol

Éditions Autrement Littératures

Pour Patricia

*« Babylone fut détruite
quand elle but le vin
de la colère divine. »*

Assis sur le tabouret d'un bar de Pat Pong Road, à Bangkok, je réfléchis. En tout cas, je pense que je réfléchis. Et quoi qu'il en soit, je songe à réfléchir. Je resterai ici jusqu'à ce que je commence à réfléchir, parce que j'ai vraiment besoin de démêler tout ça. Je ne bougerai pas d'ici avant que ça vienne, ou qu'ils viennent me chercher. Car quelqu'un finira bien par venir me chercher. Les communistes, les capitalistes, la police militaire... à moins que ce ne soit la fille à l'autre bout du comptoir qui n'arrête pas de me regarder. Elle est d'une beauté renversante. Chinoise, me semble-t-il : peau dorée, cheveux noirs, vêtue d'une espèce de costume-pyjama blanc. Elle m'observe avec le même regard fixe et posé, sans expression, que celui des petits lézards qui sillonnent la salle. Ils courent, s'arrêtent, puis se figent au mur en portant sur les mouches un regard semblable à celui que cette fille porte sur moi. Elle est ravissante, et parmi tous ceux qui me traquent, elle est assurément la moins répugnante. Mais elle est sans doute rongée de maladies vénériennes. Ce qui n'a rien d'étonnant, ici.

Il n'est pas impossible que je sois devenu fou. Il faut toujours considérer cette éventualité quand on se met à réfléchir. Mais chaque fois que je pense, il m'apparaît qu'en ce bas monde, un homme sain d'esprit n'a d'autre choix que de devenir fou.

Il fait très frais ici. Dehors, la chaleur est telle qu'on se croirait bouclé dans un sauna géant contrôlé par un maniaque sans la moindre intention de baisser la température. Il fait très frais ici et j'ai assez d'argent pour m'acheter autant de bières que je veux, ou autant que je peux en boire. J'ai le choix entre bières hollandaises, allemandes, américaines, australiennes, thaïlandaises et bien d'autres dont la provenance m'échappe. Une longue rangée de bouteilles est alignée derrière le bar. Chaque fois que je commande, la grosse serveuse en sort une du réfrigérateur, me la verse dans un verre propre et me donne un petit rond de carton pour le poser.

Je compte boire toutes les bières du bar. C'est un moyen comme un autre de passer le temps avant qu'on ne vienne me chercher, mais je ne dois pas oublier de réfléchir pour essayer de comprendre ce que je fous ici.

Je crois que tout s'en est allé en eau de boudin quand j'ai vu ses testicules, mais les problèmes datent de bien avant. Les testicules ont simplement clarifié la situation, ou alors mis au jour le fait qu'il y avait beaucoup de problèmes avant. Rien n'est clair, sinon le fait que rien ne soit clair.

Mon premier problème était d'être un fervent chrétien. Je suis toujours chrétien, mais je ne suis plus fervent. Ça fait une grande différence, or je pense qu'il devrait y avoir un meilleur terme que « fervent » pour définir ce que je ne suis plus. Il me viendra peut-être à l'esprit si je continue à réfléchir.

Mon autre problème était de ne pas être bon soldat. Personne ne s'en est rendu compte, car je pouvais faire tout ce que fait un bon soldat : grimper à la corde, trotter une trentaine de kilomètres, assembler une mitrailleuse et bien tirer. Les détonations ne me faisaient pas pleurer (c'était le cas de certains hommes qui entendaient des coups de feu pour la première fois), j'étais discipliné, bon athlète, et je m'entendais bien avec les officiers et les simples soldats. Ainsi, personne ne s'est aperçu que j'étais mauvais soldat. Tout du moins, ils ne se sont pas rendu compte qu'ils ne s'en ren-

daient pas compte. Je crois qu'en définitive, c'est pour ça que je ne suis jamais devenu officier. Il y avait chez moi quelque chose qu'ils ne remarquaient pas (et que je soupçonnais à peine), mais qui indiquait que je n'étais qu'une fidèle imitation d'un excellent soldat.

Voyez-vous, être soldat, c'est tout un art. On peut différencier les vrais artistes-soldats comme on peut différencier les grands peintres de ceux qui ne font que vivre de leur peinture. Il n'est pas facile d'expliquer la différence, mais elle se voit.

Bien sûr, chez les simples soldats, peu sont de « vrais » soldats, mais ils sont moins doués que moi pour la simulation. Il ne serait venu à l'esprit de personne de les nommer officiers, alors que dans mon cas, ça a dû traverser l'esprit de quelques-uns. Si j'étais un soldat exemplaire, le fait que je n'en aie pas été un « vrai » a dû activer leur inconscient – ou quelque autre déclencheur de décision – et ils en ont écarté l'idée. Cette hypothèse est sans doute plutôt spéculative, mais je me suis souvent demandé pourquoi je n'étais jamais monté en grade, et à mon avis, la raison est de cet ordre. Je m'étais plus ou moins attendu à monter en grade quand je me suis engagé.

Autre chose encore, bien sûr : je suis un engagé volontaire. C'est directement lié au fait que je suis à la fois chrétien et piètre soldat. Voyez-vous, un vrai soldat ne se serait jamais engagé sur la base de ses convictions chrétiennes. Et je pense qu'un vrai chrétien ne se serait jamais engagé. Mais, je dois l'admettre, je ne suis pas très sûr de ce qu'est un vrai chrétien.

Dieu nous aide, même Tiny Tim¹... Je me suis engagé car je voulais sauver le monde du communisme.

On doit beaucoup se pardonner dans ce bas monde et, étant mieux placé que n'importe qui d'autre pour m'en acquitter, je me pardonne de m'être engagé pour sauver le monde du communisme.

1. Chanteur/comédien américain excentrique, très en vogue dans les années 1960, dont le premier album s'intitulait *God Bless Tiny Tim* (« Dieu bénisse Tiny Tim »). (NdT)

En fait, quand on sait d'où je viens, on comprend que je ne pouvais pas décentement opter pour une autre solution.

Élevé dans le système éducatif catholique, j'ai côtoyé exclusivement des catholiques. Ma mère était une catholique française, ce qui n'est pas si mal, mais mon père était catholique à *la virgule près*, sans doute la pire variété qui soit.

Remarquez, je ne pensais pas ça à l'époque, et le paradis regorge certainement de catholiques de ce type, ce qui ne doit pas être une partie de plaisir pour Dieu. Mon père m'a inculqué un type de raisonnement qui m'a poussé à m'engager. En réalité, c'est lui qui m'a inculqué la plupart des types de raisonnement dont je dispose – ou plutôt disposais. J'ai dû les oublier maintenant, sinon je ne serais pas assis dans ce bar à me demander si cette fille exquise va me parler et, si oui, ce que je vais lui répondre. L'aptitude qu'ont les belles femmes à manifester leur présence dans n'importe quel contexte m'étonnera toujours. Je m'emploie à démêler le sens de tout ça, tandis qu'une moitié de moi continue à s'interroger sur cette fille. Je prendrai sans doute mes jambes à mon cou si elle m'adresse la parole. Quoique... pas sûr. Qu'est-ce que ça peut foutre ?

Mais revenons à cette affaire de pardon : toute ma vie, on m'a fait croire que le seul mal, dans ce monde, était le communisme athée. C'est le genre d'idée que les catholiques prennent au sérieux. Dieu est très important pour eux. L'Église catholique est du côté de Dieu. Les communistes sont contre Dieu. Tous les autres se situent entre les deux, et on évalue leur mérite en fonction de leur éloignement du centre, à gauche comme à droite. Dans l'ensemble, les protestants sont largement à droite, mais certains flirtent avec les communistes et les choses se gâtent. Les gouvernements libéraux ou conservateurs sont tous acceptables à condition qu'ils affichent clairement leur anti-communisme. Les organisations socialistes, les mouvements pour la paix et les existentialistes ont tous tort, et ainsi de suite. Remarquez, c'est fort logique si l'on accepte le postulat de départ, à savoir que l'Église catholique est du côté de Dieu, ou plutôt et plus pertinem-

ment, que Dieu est du côté de l'Église catholique. Et l'Église catholique est très bonne. Elle est opposée à tous les fléaux comme le racisme, la pauvreté, l'esclavage, la cruauté et j'en passe. Il n'y a pas à dire : l'Église catholique est une bonne pâte. Elle est du côté de Dieu, ou s'efforce d'y être. Certes, il faut reconnaître qu'elle a été impliquée dans de fâcheux épisodes comme les croisades et l'Inquisition, que les papes de la Renaissance étaient des individus peu fréquentables, que les évêques allemands ne se sont pas illustrés par leurs actions contre Hitler et que les évêques hongrois se sont très mollement opposés à la persécution des Juifs. Mais si l'on est en mesure de se pardonner de grands méfaits au niveau personnel, j'imagine que l'on peut aussi pardonner quelques dérapages au peuple sacré de Dieu. Certes, il faut être disposé à pardonner beaucoup, mais moi aussi, j'ai un sacré besoin de me faire pardonner et, comme je l'ai déjà dit, je suis tout à fait favorable au pardon quand il s'agit du mien.

Alors voilà : à dix-neuf ans, je poursuivais mes études assez brillamment à l'université, juste après avoir survécu à une éducation plutôt honorable chez les frères, qui m'avaient inculqué un enseignement suffisant et une sainte horreur de la masturbation et des vices contre nature. J'avais un père catholique à la virgule près, heureux, comblé dans sa foi, qui avait réponse à tout, et ma mère était heureuse et comblée, même s'il m'arrive de penser qu'avec quatre frères et deux sœurs après moi, elle aurait sans doute été un peu plus épanouie si mon vieux n'avait pas maintenu une position aussi orthodoxe sur le contrôle des naissances. Je l'ai trouvé lui-même un peu moins sûr de lui à ce propos la dernière fois que je l'ai vu, mais je m'éloigne de mon sujet.

Le concept qu'il maîtrisait parfaitement, c'était que Jésus-Christ, le fils de Dieu, avait donné son Église au monde et qu'Elle était infaillible. Quiconque était opposé à l'Église était opposé au Christ et à Dieu. Les communistes étaient contre l'Église, ou en tout cas l'Église était contre les communistes, par conséquent les communistes étaient contre Dieu, ou Dieu contre les communistes.

Vous comprendrez facilement qu'avec un père ayant de telles convictions, et après treize ans parmi les frères et les nonnes – le tout accompagné par les jeunesses catholiques –, il était raisonnable que je sois moi aussi opposé aux communistes. Après tout, il faudrait être un sacré pigeon pour être contre Dieu, et de toute façon, moi j'aimais bien Dieu. Si les communistes s'en prenaient à Lui, d'une manière ou d'une autre, j'étais contre eux.

Naturellement, l'université encourage la remise en question des convictions. On y rencontre des tonnes de gens qui racontent que la guerre symbolise l'impérialisme américain, que la contraception est une bonne chose, qu'on ne devrait tuer sous aucun prétexte, même lorsqu'une personne a pris la vie d'une autre. Et les gens commencent à dire que la doctrine du double effet est absurde, qu'une femme devrait pouvoir se faire avorter dans certains cas, qu'elle devrait pouvoir se faire avorter si elle veut, qu'on n'a rien à voir avec l'Extrême-Orient, que tout est un complot chinois et qu'ils vont venir nous attaquer.

Et ainsi de suite.

Alors il faut opter. Si vous êtes catholique avec un père du type à *la virgule près*, vous prenez son parti. Vous dites que l'important est de préserver le monde chrétien. Personne n'aime tuer, mais il y a pire que la mort. Vous citez alors ce vieux cardinal Newman : il aurait dit que même s'il avait pu sauver le monde entier d'une agonie abominable par un péché véniel, il ne l'aurait pas commis. En votre for intérieur, vous estimez que c'est un peu exagéré – enfin, quoi, un seul petit péché véniel – mais vous l'affirmez néanmoins. Vous expliquez que le communisme international est comme une religion, une religion du mal : il profite de la pauvreté pour se propager en faisant semblant d'être bon, mais il ne vise qu'à dominer le monde et à évincer Dieu.

Et voilà que sous peu, bien entendu, on se met à vous demander ce que vous foutiez encore ici et pourquoi vous n'êtes pas là-bas, les armes à la main, pour défendre Dieu et le monde, si vous avez des opinions aussi arrêtées sur la question.

Moment auquel vous vous demandez, effectivement : mais qu'est-ce que je fous ici ?

Et après tout, étant donné que vous croyez en cette lutte, pourquoi n'allez-vous pas sur place ? Vous ressentez alors un certain malaise. Car vous vous représentez dans la jungle, le fusil à la main : des cris fusent – les vôtres et ceux des autres –, des balles risquent de vous percer le ventre, et ainsi de suite. Mais le malaise ne provient pas vraiment de là. Vous en êtes conscient. Si ça se trouve, c'est de lâcheté qu'il s'agit, alors que le courage est la plus belle des vertus. Et vous n'êtes pas fou. D'autres l'ont fait avant vous. Il n'y a aucune raison sur terre, sur cette terre de Dieu, pour que vous ne partiez pas vous aussi.

Ma mère est vraiment sortie de ses gonds quand je lui ai annoncé que je m'engageais, mais je m'y attendais. C'est une bonne mère, mais je la juge peu douée pour défendre les hautes valeurs morales : je me demande si elle place véritablement son devoir de chrétienne au-dessus de ses enfants. Je ne sais pas. Peut-être que oui. En tout cas, elle a piqué une crise de nerfs quand je lui ai dit que je m'engageais. Elle a piqué une crise en français. Le français prend toujours le dessus quand elle s'énerve. Je suis le seul qui réussisse à la comprendre dans ces cas-là. J'ai un très bon niveau en français, depuis toujours. Ma mère et moi ne parlons qu'en français quand nous sommes seuls. Bref, elle a piqué sa crise, mais je m'y attendais.

Papa m'a déclaré d'un air solennel qu'il regrettait de me voir partir, mais qu'il comprenait ma décision. Je m'y attendais aussi. Comme mon père est un héros et un saint, il est relativement facile d'anticiper sa réaction à n'importe quelle situation. Il était pilote pendant la Seconde Guerre mondiale, il a abattu des avions ennemis, gagné des médailles, sauté en parachute, il a même été prisonnier de guerre : la totale. Il récite un rosaire tous les jours, n'oublie pas sa prière du matin, il est membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul, va à la messe pendant le carême (et pas seulement à ce

moment-là), il gagne honnêtement sa vie et se montre toujours tendre et généreux avec sa famille. Compagnon agréable, il sait boire et gentleman. Et il est avec Dieu contre les communistes. Un héros et un saint, mon père. Je ne sais pas ce qu'il penserait de moi aujourd'hui, mais je suis sûr qu'il se montrerait charitable. Ma mère serait heureuse de me savoir en vie.

Nous avons récité un rosaire familial le soir où j'ai annoncé que je m'engageais, et ma mère a pleuré. Ce qui a commencé à me donner un vague sentiment d'héroïsme.

Mon père m'a dispensé de nombreux et bons conseils pour me préparer à l'armée.

– Fais ce qu'on te dit, sans discuter, m'a-t-il recommandé. Tes officiers sont chargés de faire de toi un bon soldat. Ce ne seront pas forcément de bons officiers, mais en général, ils ne seront pas mauvais. En tout état de cause, tu ne peux rien faire d'autre que leur obéir, sans discuter. De cette manière, si la situation se dégrade, tu auras un minimum d'ennuis, et si la situation s'améliore, tu en recevras les bénéfices. Ne tombe pas dans le piège de penser que tu peux réformer l'armée.

Mon père n'avait pas tort. Dans ce contexte, il n'aurait pas pu me donner un conseil plus éclairé. Étant donné qu'il comprenait le contexte, je veux dire. Nous sommes probablement tous sages quand nous connaissons le contexte dans lequel nous opérons. La clé est de le comprendre.

Je me suis donc engagé dans l'armée.

J'ai passé un test d'intelligence avec des questions telles que : « Trois chiens sont montés sur la colline. Combien de chiens sont montés sur la colline ? » et « Un homme tient une tasse. Que tient-il ? » Je ne plaisante pas, les questions étaient de cet ordre. On ne vous demande pas d'être très intelligent pour devenir soldat.

Puis j'ai passé une visite médicale, qui ne présentait aucune difficulté non plus.

Quoi qu'il en soit, je me suis retrouvé dans l'infanterie. La routine d'initiation et de formation était si prévisible que j'avais l'impression de l'avoir déjà vécue. Ça ressemblait à tous les livres ou films que l'on voit sur l'armée. Ils nous ont donné un uniforme et nous ont bourrés de vaccins ; les sous-offis étaient des types plutôt sympas, même s'il y avait quelques salauds ; les officiers étaient distants et raisonnablement intelligents au début, moins distants mais toujours raisonnablement intelligents plus tard. Je suis assez doué pour les sports ; habitué à jouer au foot, au cricket et tout le reste, je n'ai pas eu de problème à l'entraînement. À vrai dire, la plupart du temps, je me débrouillais mieux que les autres.

J'ai obéi sans discuter ; je m'affairais du matin au soir et finissais la journée exténué. Quand je suis rentré à la maison, en permission, tout le monde m'a trouvé en pleine forme.

Faire semblant d'être soldat n'est pas difficile et, si l'on se croit guidé par une volonté héroïque, on peut même longtemps maintenir un certain degré de satisfaction.

Les filles me trouvaient formidable – en général, en tout cas. Une très jolie fille, qui me plaisait beaucoup, m'a dit que j'étais une andouille. Elle venait aussi d'une famille catholique, mais son père n'avait que le mot « paix » à la bouche. Il était pourtant contre le communisme ; je ne savais pas trop s'il fallait le placer à droite ou à gauche sur l'échelle des choses. Quoi qu'il en soit, elle a pleuré quand je lui ai dit au revoir, ce qui était tout à fait réconfortant.

Il y avait d'autres filles, mais tout ça semblait très compliqué. Dans un sens, bien sûr. Chez les catholiques, quand on se confesse, les filles reviennent souvent sur le tapis, et on s'en dépatouille tant bien que mal. À dire vrai, au point où j'en suis, je préférerais me confesser pour des histoires de filles. Je n'ai aucune idée de ce que je dirai sur la guerre, dans ma prochaine confession. Si la fille à l'autre bout du comptoir continue à me regarder comme ça, j'ai des chances d'être en terrain familier, pour la première partie, au moins.

Tout bien réfléchi, je n'en sais rien. Moralité mise à part, on vous flanque une trouille bleue des filles, à l'armée, en particulier des autochtones. On vous montre des images terrifiantes : des plaies énormes, de la chair en putréfaction, et j'en passe. Ça ne semblait guère affecter certains gars, mais ça a marché pour moi. Il faut dire que je suis plutôt candide avec les femmes. C'est le résultat de mon éducation chez les frères et de ma filiation avec un héros et un saint. Je pense que c'est une bonne chose. Non, j'en suis certain. Mais ça ne me tarade pas moins pour autant.

Bref, mon année d'entraînement ne m'a réservé aucune surprise. Je n'ai jamais soupçonné – à aucun moment – que je faisais semblant d'être soldat. Pour tout dire, je m'estimais même assez bon soldat, car j'étais meilleur que la plupart des autres au jeu du soldat. Et j'étais volontaire. Il m'arrivait de croire que j'étais engagé dans une croisade, mais je n'étais pas un croisé comme ils l'étaient en réalité, non, j'étais un croisé comme ils auraient dû l'être, défendant la Foi avec un courage héroïque et tendre. Quand on se surprend à penser comme ça, il faut en rire, mais l'idée chatouille agréablement. Il est plaisant d'avoir une image positive de soi. Ça m'étonnerait que ça m'arrive à nouveau un jour.

J'ai rencontré beaucoup de gens, bien entendu, mais je n'ai connu personne en profondeur. Certains m'ont dérouté. Comme un appelé, par exemple, un dénommé Jack Delaney. C'était un mec au physique épatant et à l'air très intelligent, mais il n'agissait pas en conséquence. On se demandait même comment il avait réussi à l'épreuve d'intelligence de l'armée. Il devait s'arrêter et réfléchir chaque fois qu'on lui ordonnait de tourner à droite ou à gauche. Il se perdait dès qu'il partait en randonnée. Les armes représentaient toutes un mystère absolu à ses yeux. Il n'a jamais appris à charger son fusil. Ce n'était pourtant pas de la mauvaise volonté. Son visage se ridait d'effort dès qu'il essayait de comprendre, et il avait l'air affreusement peiné quand il se faisait engueuler. On ne pouvait d'ailleurs pas reprocher aux sous-offs d'engueuler Jack : il aurait exaspéré

n'importe qui. Mais ils l'aimaient bien, car ils savaient qu'il faisait de son mieux. Il était déjà là depuis un an quand je l'ai rencontré pendant l'entraînement de base de l'infanterie. Il n'est jamais allé plus loin. Le commandant lui a parlé comme à un fils, les psychologues l'ont examiné sous toutes les coutures, et Jack ne pouvait que s'excuser, sans être capable d'améliorer les choses. Finalement, ils ont été obligés de le réformer parce qu'il a failli exploser la tête de son instructeur sur le champ de tir. Jack était très contrarié quand il a appris la nouvelle. Ils lui ont expliqué très gentiment qu'il serait libéré de ses obligations en tout bien tout honneur, sans que ça puisse lui nuire dans la vie civile.

Après son dernier défilé, il s'est rapidement éclipsé et je l'ai suivi pour lui dire quelques mots gentils avant qu'il ne s'en aille. Il était impossible de ne pas aimer Jack. Il est allé tout droit aux vestiaires, sans remarquer que je le suivais. Les douches étaient très bien faites dans cette caserne. Jack s'est engouffré dans une cabine et a fermé la porte. J'étais inquiet, parce qu'il y était entré sans serviette ni savon, et qu'il n'avait manifestement aucune intention de se doucher. L'idée qu'il tente de se pendre, de se tirer une balle dans la tête ou de se couper les veines m'a traversé l'esprit. Puis j'ai entendu un son extraordinaire, qui ressemblait à un sanglot. Je ne savais pas quoi faire. Si Jack s'était enfermé pour pleurer toutes les larmes de son corps, le dernier de ses désirs aurait été qu'on le voie. Mais s'il était en train de se taillader les poignets avec une lame de rasoir, mon devoir était de l'en empêcher.

Il y avait un espace d'une trentaine de centimètres sous la porte ; je me suis mis à quatre pattes pour jeter un coup d'œil. Des sons étranges sortaient toujours de la cabine – les bruits d'un homme qui s'étouffe plutôt qu'il ne sanglote.

J'ai pu voir Jack très clairement. Avachi par terre, les bras autour du ventre, il rigolait comme un bossu en essayant de ne pas faire de bruit. Il ne m'a pas vu ; je me suis levé et je suis sorti discrètement. Ça ne me regardait pas, mais Jack m'avait semblé si gen-

til. Il avait toujours eu l'air plus intelligent que ses actes ne le laissaient penser.

Jack était une exception. La plupart des hommes, sans être forcément enthousiastes, étaient prêts à jouer le jeu. Je n'ai rencontré aucun gars qui ait rejoint l'armée pour les mêmes motivations que moi. J'ai cru en trouver un, au départ. Un ancien facteur qui s'était également engagé. Il était très bon soldat, à moins qu'il n'ait fait semblant lui aussi – c'est impossible à savoir. Il n'avait pas l'air particulièrement intelligent, peut-être parce qu'il était peu instruit, mais il pouvait faire tout ce qu'on requiert d'un soldat, et mieux que la plupart des autres. Il avait un grand ami qu'il avait rencontré en prison. Le facteur avait été bouclé pour voies de fait, et son grand copain pour ébriété. Ils s'étaient trouvés des atomes crochus et liés d'amitié. Quand le facteur – Mick, il s'appelait – avait décidé de s'engager dans l'armée, son ami l'avait suivi. Ils faisaient tout ensemble. Tout le monde les appelait Mick et Mary. Je n'ai jamais connu le vrai nom de Mary. J'ai bien dû l'entendre, mais je ne l'ai pas retenu.

Un soir où l'on buvait quelques verres ensemble, on s'est mis à discuter de ce qui nous avait poussés à nous engager. Mick, qui avait bu plus que moi, était devenu loquace. Mary ne disait rien. Il ne disait jamais rien. Mick était un gars trapu qui semblait très fort, et ce n'était pas qu'une apparence. Mary était un petit nerveux. Ils avaient tous les deux vingt et un ans.

– Pourquoi je me suis engagé ? demanda Mick. Pourquoi je me suis engagé ? Je vais te dire pourquoi je me suis engagé. Je vais te le dire, moi.

Je me suis carré dans mon siège en lui laissant le temps de réfléchir.

– Je vais te dire pourquoi je me suis engagé.

Il était gentil, mais je commençais à trouver le temps long.

– Je vais te dire pourquoi je me suis engagé.

Je crois qu'il essayait de comprendre pourquoi.

Du même auteur, chez le même éditeur

Traduit de l'anglais (Australie) par Mireille Vignol

Cinq matins de trop, 2005

Par-dessus bord, 2006

À coups redoublés, 2007

Le Koala tueur, 2008

La Vengeance du wombat, 2009

Achevé d'imprimer en décembre 2010 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'imprimeur : 134171. ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-1502-8.
Dépôt légal : février 2011.